

## Le besoin d'apprendre

par John Berger

Commentez sur le besoin d'apprendre et l'ignorance irresponsable. L'intitulé ressemble à un sujet d'examen dans quelque établissement pédagogique. Mais ici, c'est celui du récit d'événements qui se sont produits le même week-end.

Vendredi 13 mai 2011, la pleine lune luit au-dessus des Alpes françaises. L'air est très clair, on voit ses cratères à l'œil nu. A New York, Dominique Strauss-Kahn, le président du Fonds monétaire international (FMI) et candidat probable du Parti socialiste aux élections présidentielles françaises, a réservé une suite à 3 000 dollars la nuit au Sofitel Hotel de Manhattan.

Samedi 14, dans la petite ville de Thorens-Glières, en Haute-Savoie, plus d'un millier de personnes venues de toute la France participent à un Rendez-vous citoyen pour débattre et réfléchir sur les stratégies de Résistance, armée et politique. D'anciens résistants français ayant combattu l'occupation allemande évoquent sereinement leur expérience d'il y a soixante-dix ans. L'heure n'est pas à lancer une campagne politique, mais à s'interroger ouvertement, entre générations, sur le comportement à adopter, sur les moyens de protester face à l'inacceptable.

L'après-midi de ce même samedi, des policiers new-yorkais font descendre Dominique Strauss-Kahn d'un avion qui s'apprête à décoller pour Paris. Le directeur du FMI voyage en classe affaires et sa réservation a été effectuée plusieurs jours auparavant. Son arrestation fait suite à une plainte déposée contre lui pour tentative de viol.

Tôt le matin du dimanche 15, cinq mille personnes entament leur montée, la majorité en voiture, jusqu'au plateau des Glières, situé à 1 500 m au-dessus de la ville de Thorens.

C'est un matin venteux, nuageux et froid. Sur le plateau, un monument se dresse en hommage à la Résistance armée française des années 1943-1944 contre les nazis allemands, les fascistes italiens et le gouvernement collaborationniste de Vichy. Les gens s'y rendent en pèlerinage ou pour visiter ce site historique.

La route qui monte aux Glières, longue et étroite, comporte de nombreux virages en épingle à cheveux. Le pays est sauvage – au sens géologique du terme – escarpé, accidenté, rocheux, massif. La montée oblige à changer continuellement de direction. Elle fait penser aux pistes tortueuses de l'Histoire.

La Savoie est la seule région de France qui s'est libérée de l'occupation allemande sans l'aide de forces extérieures. Cette libération fut le fait de résistants appartenant à des groupes de tendances politiques différentes, et équipés en majorité d'armes et de munitions parachutées sur le plateau des

Glières par des avions de la RAF, sous la direction du général de Gaulle, à Londres. Un bataillon de 400 maquisards était alors chargé de récupérer les armes et de les distribuer. Plus d'un quart d'entre eux n'ont pas survécu, victimes de messages confus, d'actions contradictoires, d'informateurs et de la neige. Beaucoup d'hommes furent torturés avant d'être assassinés par la Milice – la police de Vichy.

Le mémorial ne rend pas hommage à une brillante victoire, mais à une détermination farouche à résister. Ce dimanche-là, le soleil fait de brèves apparitions, mais, la plupart du temps, des nuages de brume glacée réduisent la visibilité à quelques centaines de mètres, et le monument est invisible.

A côté d'un bâtiment en pierre qui sert de refuge aux skieurs de fond et aux pèlerins occasionnels, une petite tribune en bois, au toit de fortune fait d'une toile, a été installée à l'intention des intervenants qui vont s'adresser aux cinq mille personnes – à peine plus grande qu'un théâtre de marionnettes. Elle est munie de deux micros, la toile claque dans le vent, et, un peu plus loin, des haut-parleurs fixés sur de grands mâts font face au versant où les gens s'installent, assis dans l'herbe, les anoraks zippés jusqu'en haut. Certains, préférant être plus près de la tribune, restent debout. Les anoraks sont de toutes les couleurs, et les gens d'âge différent.

Qu'est-ce qui les a amenés là ?

Après la libération, en 1944, le Conseil national de la Résistance élaborait un texte esquissant dans ses grandes lignes la France qu'il espérait désormais voir naître : un pays bénéficiant de la sécurité sociale, d'un enseignement gratuit de qualité, de services de santé publique, de garanties sur les conditions de travail et les salaires, et de médias indépendants du gouvernement et des grandes entreprises.

Ce programme, qui suscita des controverses et des débats permanents, fut mis en œuvre, bon an mal an, entre 1946 et 1952. La France devint un pays où s'exerçait un certain niveau de justice sociale et de responsabilité démocratique, et où la question de maintenir ou d'améliorer cette justice faisait l'objet d'un débat continu, parfois tumultueux. Elle tint bon jusque dans les années 1980.

Puis le nouvel ordre économique de la mondialisation, des multinationales et de l'hégémonie du capitalisme financier, basé sur la spéculation et la dette, amorça sa marche en crabe planétaire, et atteint la France. Les partis politiques de gauche et de droite tentèrent de marchander et de biaiser, avant de céder. Le vocabulaire politique changea. La Flexibilité chassa la Solidarité. La France d'une certaine justice et fraternité commença à s'effondrer et rien ne fut fait pour la réparer.

Après l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence en 2007, les perspectives économiques et sociales connurent un changement dramatique. Le système tout à la fois chaotique, passionné et dilapidé de la sécurité sociale et de la justice allait être systématiquement démantelé aussi vite que possible.

Selon Sarkozy et ses conseillers, tout ce qu'il représentait était devenu obsolète.

La moitié des gens aux Glières s'étaient munis de parapluies. Certains en avaient apporté deux. Quand il commença à grêler, ils en ouvrirent un et offrirent l'autre à ceux, assis ou debout à leurs côtés, qui n'en avaient pas.

Pendant sa campagne électorale pour les présidentielles, Nicolas Sarkozy avait effectué un déplacement hautement médiatisé au plateau des Glières, où il avait annoncé que s'il était élu président, il s'y rendrait une fois par an pour honorer les héros de la Résistance. Il avait remarqué en passant que le lieu était empreint d'une "sérénité" particulière.

Au lendemain même de cette visite, d'anciens résistants et porte-parole de la Résistance, ainsi que des défenseurs plus jeunes de la justice sociale créaient une association, Citoyens Résistants d'Hier et d'Aujourd'hui. A une date donnée en mai de chaque année, l'association appelle à un rassemblement aux Glières afin de manifester son opposition au démembrement de la France que la Résistance s'est battue pour réaliser.

C'est ainsi que cinq mille personnes se sont retrouvées aux Glières un dimanche matin, à écouter, à poser des questions, à réfléchir.

Pas de bannières ni de slogans. Seulement des mots, des phrases, qui s'échappent des haut-parleurs dans l'air de la montagne et les rafales de vent. La grêle s'arrête. Un rayon de soleil réchauffe l'assistance. S'abattent alors des grêlons plus gros encore, puis l'averse cesse. Entre les discours, il règne le genre de silence attentif qu'observent les animaux qui ont lancé un appel et attendent qu'une réponse leur parvienne du lointain.

Les mots dépeignent des expériences. Ceux de Walter – arrêté par les Allemands à l'âge de 17 ans et envoyé au camp de concentration de Dachau – racontent ce que l'on ressent quand on pense aux camarades qui ne sont jamais revenus.

Ceux de Jean-Pierre, le sort réservé en France aujourd'hui aux travailleurs étrangers sans papiers.

Ceux de Didier, le prix du lait payé par les multinationales aux éleveurs bovins, et la clause obligatoire figurant dans leur contrat, qui leur interdit de protester.

Ceux de Radia, les tortures subies par les combattants de la liberté en Tunisie aux mains des forces de sécurité encore au pouvoir.

Tous ces mots, comme ceux qui les écoutent, ont les pieds sur terre.

Corine est caissière dans un supermarché de la ville voisine d'Albertville. Elle est là avec cinq de ses collègues, et ses mots racontent leur

refus de travailler le dimanche matin afin de pouvoir passer la journée avec leurs enfants. Toutes les cinq risquent d'être licenciées.

Tous ces mots posent une question : comment dire Non ? Avec le temps, comment dire Non ?

Le même après-midi, à Madrid, des jeunes occupent la Puerto del Sol pour protester contre les ravages des mesures d'austérité imposées au gouvernement espagnol par le FMI. Cette occupation est suivie par d'autres, dans d'autres villes d'Espagne. Ce mouvement spontané de jeunes réfractaires a pris le nom de M-15, en référence à la date du 15 mai.

A New York, plus tard dans la même journée, Dominique Strauss-Kahn, défait, sort d'un commissariat de police de Harlem, menotté, placé en détention provisoire avant d'être jugé. Ce scandale a déjà suscité d'innombrables commentaires. La lumière ne sera probablement jamais faite sur ce qui s'est passé exactement entre lui et la femme de chambre dans la suite du Sofitel. Pourtant, personne ou presque n'a relevé qu'indépendamment du fait qu'il soit innocent ou coupable, indépendamment de ce qu'il a fait ou n'a pas fait, si l'on pense au lieu, aux circonstances et au moment historique où s'est déroulée l'affaire, DSK a fait preuve d'une ignorance incroyable des conséquences probables ou possibles de tout geste de sa part. L'ignorance et l'innocence sont deux choses très différentes. Mais parfois, elles prennent la même expression faciale. Comment expliquer cette ignorance ?

L'explication ne relèverait-elle ni de la morale ni de la pathologie, mais de l'idéologie ? Le FMI, dont DSK était le directeur, procède suivant une logique complexe qui est irréaliste, concentrée sur le virtuel, sur la spéculation quant au risque, sur les tendances et l'estimation de la rentabilité, sur la constante d'une confiance jamais acquise de la part des investisseurs. Dans une perspective aussi irréaliste, ce qui se passe sur le terrain, comme toute autre forme de dommage collatéral, est secondaire et ne porte pas vraiment de conséquence. En général, selon cette logique, c'est quelque chose que l'on peut ignorer.

Le dernier intervenant aux Glières est un jeune homme dont les mots – c'est certainement la première fois de sa vie qu'il s'adresse à une assemblée si nombreuse – racontent son travail à Paris avec les sans-abris qui squattent les immeubles inoccupés.

Il termine son récit, aussi modeste que le troll d'Europe – une fleur qui pousse dans les alpages à cette altitude : si on la cueille pour la mettre dans un verre, elle penche la tête très rapidement – en reprenant les mots d'un ancien combattant : “Créer, c'est résister, résister, c'est créer.”

La grêle est passée. On a refermé les parapluies. Le vent est encore glacé. Des écharpes sont proposées à ceux qui veulent en emprunter une. On éteint les haut-parleurs. L'herbe est boueuse. Une grand-mère met en garde : attention à ne pas glisser ! Et, prenant leur temps, les gens discutent par petits

groupes de ce qu'ils ont appris. De ce que leur ont appris des expériences sur le terrain.

*Traduit de l'anglais par Claude Albert*